

- Enfin une présentation qui n'est pas misérable : plafonds nouveaux, cloisons contrastées, éclairages spectaculaires

LA BIENNALE DE PARIS

CONCLUSIONS :

- Une exposition impossible

R. C. — L'entreprise est courageuse : rendre à Paris son lustre international, aujourd'hui discuté, encourager l'art nouveau et jeune. Cependant isoler la jeunesse, la mutiler par un choix forcément arbitraire, lui apporter une brutale publicité, n'est-ce pas aussi décourager les jeunes qui travaillent avec conscience ? Assimiler la jeunesse à l'audace destructrice fut vrai au temps de l'académisme. Mais le temps

passé, irrévocable. Aujourd'hui la mission de la jeunesse a changé. On a perdu la couleur — dans ce salon elle est laide, réduite souvent au noir — la ligne, dévorée par l'informel, l'expression, noyée dans le spasme. L'intensité est maintenant du côté de la construction, de la synthèse organique. Là est l'humanisme de demain, la jeunesse du monde.

- Rien de neuf

M. D'A. — Pas de révélations ! Et qu'on ne me dise pas que je n'ai pas su les voir. Du nouveau, ça se voit, même si ça choque, même si ça déplaît : l'Impressionnisme, le Fauvisme, le Cubisme, le Surréalisme, l'Abstraction ont fait hurler dès leur apparition ; ils ne sont pas passés inaperçus.

Eh quoi ! spéculateurs aux aguets des Lolita de la gloire,

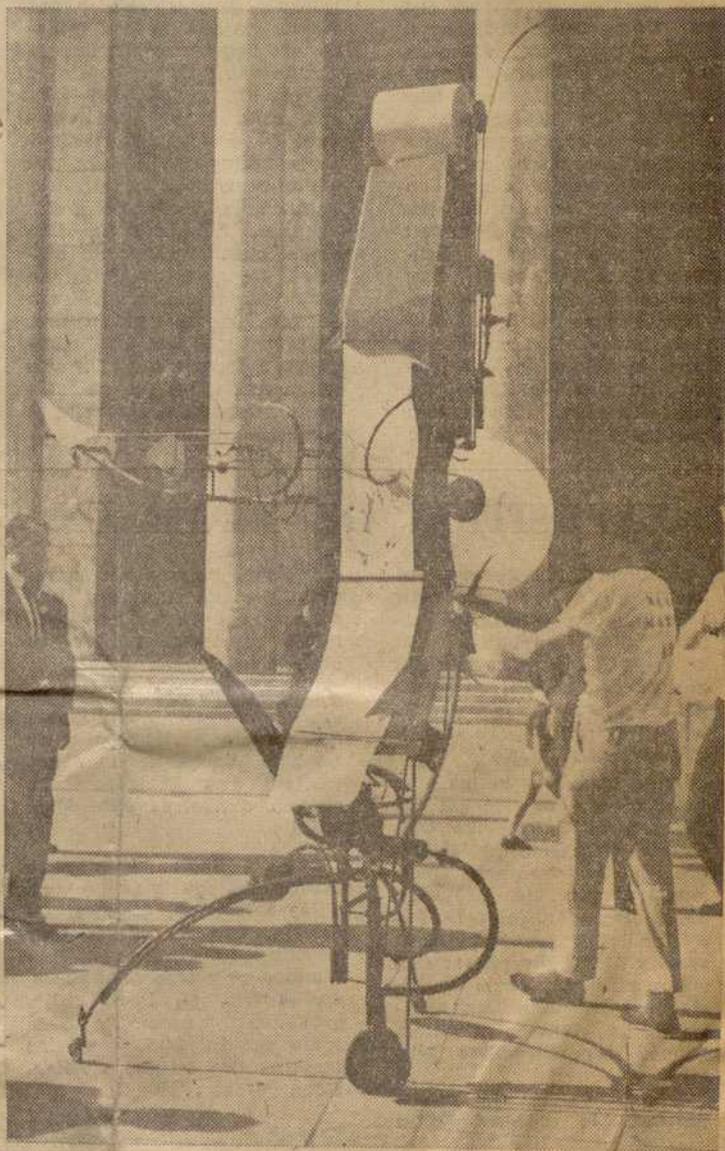
officiels tremblant de passer à côté du génie comme tant de vos prédécesseurs depuis plus d'un demi-siècle et vous, mes bons confrères, anxieux de découvrir « en premier » les maîtres futurs, il faut bien vous faire une raison : les talents nouveaux existent à coup sûr mais ici ou ailleurs, ils peinent et se cherchent. Ils ne sont pas encore à découvrir.

- Quatre révélations

A. J. — Quatre peintres, à mon avis, sont révélés à Paris par cette Biennale. C'est beaucoup. Le premier est japonais : il s'appelle Maeda. Ses deux « Mandarins » sont des chefs-d'œuvre de clarté, d'originalité, de simplicité, dans la mise en page comme dans la technique. On y pressent un homme soucieux de donner le maximum d'intensité aux formes-symboles qu'il s'est choisis. La réussite est totale. Le deuxième est italien (je l'avais déjà signalé dans mon dernier compte rendu de la Biennale de Venise comme une exception) et se nomme Guerreschi. « Le Rapport Kinsey » et « La Romaine » sont deux tableaux inspirés, violents, fracassants, où l'érotisme le plus criant et le plus agressif est exprimé avec une science parfaitement originale du mystère et de l'ambiguïté. Devant ces deux tableaux, j'ai le sentiment d'assister à la genèse d'un monde obsédant. Le troisième, moins ostentatoire peut-être, mais dont le mérite est grand puisqu'il travaille à Varsovie et lutte contre la gigantesque pression du « réalisme socialiste », se nomme Lebenstein : il nous sera permis d'en parler à propos de l'exposition de la Peinture Contemporaine Polonaise à Venise. Le quatrième peintre est une femme

américaine, Carmen Cicero. Ses tableaux en noir et blanc, visions sèches et cruelles, rendent bizarrement lisible et sensible la fascination qu'exerce toujours l'homme, quelle que soit la forme que l'on invente pour l'évoquer (idéogramme, portrait, caricature ou dessin anatomique). En réaction contre le courant de peinture coulante et gesticulante qui a crevé les dignes de New York, elle mérite qu'on lui dise : « Continuez, nous vous suivrons ». L'indépendance totale a toujours quelque chose de miraculeux.

Enfin, et bien qu'on ne puisse à proprement parler ici de révélations, la trouvaille faite en commun par François Dufrene, Hayns et Villeglé, et qui consiste à présenter des affiches lacérées, et, dans le cas plus étrange de Dufrene, des dessous d'affiches arrachées du mur, comme des œuvres dignes d'être comparées



● La machine à faire des dessins de Tinguely. Elle est animée par un petit moteur à essence.

aux meilleurs tableaux tachistes, doit être portée à la connaissance du maximum de gens. Cette trouvaille, qui est à la fois d'ordre esthétique, moral et poétique, frappe d'inanité les trop vaines recherches de matières auxquelles s'adonnent plus ou moins naïvement un grand nombre de jeunes peintres. Dans la tradition du Duchamp (le « ready-made »), Dufrene ne prendra pas, je suppose, sa trouvaille trop au sérieux et se bornera à clarifier les eaux troubles de l'actuelle avant-garde. L'humour, avec lui, reste princier. Souhaitons que rien, ni marchand ni critique, ne vienne le freiner.

ARTS
140, Faubg. Saint-Hippolyte, 75003
7 OCTOBRE 1959

